

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Trois

Pierre Vadeboncoeur

Volume 41, numéro 3 (243), juin 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32167ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vadeboncoeur, P. (1999). Compte rendu de [Trois]. *Liberté*, 41(3), 149–152.

PIERRE VADEBONCŒUR

TROIS

Haïku sans frontières, une anthologie mondiale, *Les Éditions David*, 1998.

Une édition qui étonne, une édition admirable porte par elle-même du sens, comme une œuvre. Et je ne parle pas ici de mérites esthétiques, beauté de l'impression, qualité de la facture. Je parle du fait éditorial lui-même.

L'exploit n'est pas courant. Mais — c'est ma surprise du mois — voici un exploit. Une petite maison l'a accompli, à Orléans, Ontario, qui n'est ni Paris, ni Montréal (ni Orléans), mais un village de la vallée de l'Outaouais, ce qui est un peu loin...

Une première mondiale, semble-t-il. Une anthologie contemporaine universelle de cette poésie. Pareille publication paraissait impossible. M. André Duhaime l'a réalisée, se saisissant le premier, pour cette fin, des avantages du courrier électronique. Cela vaudrait plus qu'une mention. L'objet éditorial dont il s'agit agrandit notre vision. Et notez encore la modestie de la maison.

Ma culture, c'est-à-dire ma connaissance des langages, par trop insuffisante, accuse du retard. Il m'arrive de compenser par un émerveillement naïf, tout spontané. Puis, après coup, je m'aperçois que je m'étonne de ce dont il y a parfaitement lieu que l'on s'étonne...

Ainsi pour les haïkus et pour ce livre, quatre cents pages de ces mini-poèmes dont au départ j'ai peu le sens. Je m'introduis, incertain, dans cette grande œuvre faite

de petites œuvres et je vois bien ce qui m'arrive : de leurs perfections d'objets minuscules, ce n'est pas long qu'ils mesurent à mes yeux toute littérature et établissent la leur.

On peut aborder cette vaste anthologie par Jeanne Painchaud, qui y est représentée. Ses haïkus, qui expriment l'enfance, ont une tendresse particulière, émouvante, qui est peut-être unique dans ce volume et ouvre aussi sur d'autres sensibilités.

*Jacques Ferron, **Lettres à ses sœurs, Laisse courir ta plume...**, édition préparée par Marcel Olscamp, Lanctôt éditeur, 1998.*

À Lucie Joubert, qui présente ces lettres de jeunesse, n'échappe pas un trait qu'elle note ainsi : « Le style de l'Épistolier, progressivement, imite de plus en plus étroitement celui des grands auteurs, faisant taire, pour le meilleur et pour le pire, la voix de la spontanéité. »

Ce défaut sera corrigé et Ferron, plein de talent, deviendra certes un authentique auteur. Mais la remarque de Lucie Joubert va quand même plus loin que celle-ci ne l'imagine peut-être.

Qu'est-ce qui, comme lecteur, trop souvent, me garde un peu à distance de Ferron ? Son œuvre ne tient-elle pas elle-même un certain nombre de choses à distance, avec lesquelles elle n'aurait pas un suffisant contact, et moi, comme lecteur, par conséquent ?

On peut sentir cet écart à plus d'un point de vue. Par exemple, littérature amoureuse, sentiment amoureux, l'œuvre, il me semble, paraît assez étrangère à cela, trahissant ainsi une solitude intérieure.

On peut déceler une distance similaire dans le parti pris fréquent de l'auteur pour des sujets situés dans des temps et un climat pour nous bien révolus.

Voyez également son écriture et un certain esprit qui l'accompagne. Comme on l'a dit, l'une et l'autre rappellent le XVIII^e siècle français. Ce style et cet esprit déjà constitués contribuaient à garder Ferron dans une sorte d'éloignement.

Sa vive intelligence et sa souplesse lui permettront de jouer de tout cela comme d'un instrument, comme il le faisait déjà dans ses lettres avec ses sœurs. Mais son subtil anachronisme de style et de décor l'aidait à entretenir l'univers un peu substitué qui était peut-être chez lui comme un recours.

Ses rapports humains, ses manières, tel que je le connaissais, reflétaient aussi ces caractères. Du moins, je le sentais ainsi.

Marcel Dugas, Poèmes en prose, Les Presses de l'Université de Montréal, 1998.

Berthelot Brunet, notaire, toujours entre deux vins, plus ou moins clochard, fut un écrivain raté des années vingt et trente. Raté, mais il tranchait sur son temps, l'esprit incisif, l'humeur moqueuse, et son écriture le classe d'elle-même : c'est celle du bon auteur qu'il aurait pu être. Cette écriture juge de son seul fait la littérature de ce temps-là.

Quelques mots de lui, cités dans l'introduction, disposent de la poésie en prose de Marcel Dugas, à qui les Presses de l'Université de Montréal font l'honneur d'une édition luxueuse, reliée, annotée, critique, biographique, historique et pour ainsi dire épique...

« Un romantique d'arrière-saison », écrivait Brunet. « Peut-être que, s'il y avait moins de beautés, cela paraîtrait très beau. » « J'ai horreur de ce style mauve. »

Comment supporter : « Les arbres s'agitent tout entiers comme des poitrines soulevées par des sanglots » ? Ou,

sur la tombe d'Anna de Noailles, « ce don floral apitoyé sur elle-même » ?

Au Québec, il y eut un temps très long, un siècle, où l'on faisait de la littérature. Dugas, poétique à mort, clôt ce siècle de composition française.

« L'univers fiévreux, pantelant, se pâme sur les roses [...] C'est, d'ailleurs, toute la terre qui parle d'amour, qui supplie la tendresse de s'envoler comme un essaim d'abeilles d'or vers le soleil triomphant. » Comment supporter cela ?

Le soleil ne triomphe pas, il n'y a pas d'abeilles, la tendresse ne s'envole pas et cela ne parle que de littérature.